

Cratyle, 439 d

« Peut-on donc dénommer cette chose de façon correcte, si elle se dérobe sans cesse, en disant d'abord « c'est cela » et ensuite « c'est telle ou telle chose » ? En même temps que nous sommes en train de parler, n'est-il pas nécessaire qu'elle devienne aussitôt un autre en soi, qu'elle se dérobe et ne soit plus dans cet état ? »

Cratyle, 439 e

« Comment donc ce qui n'est jamais dans le même état pourrait-il être « quelque chose » ? ».

République, V 478 a-b.

« C'est en rapport avec une chose différente que chacune d'elle est par nature capable de quelque chose ? »

« Chaque capacité se rattache naturellement à un objet différent »

« Donc, si c'est ce qui est qui est connu, alors ce qui est opiné serait autre chose que ce qui est ? »

Protagoras, 356 e

« Les mêmes grandeurs vous paraissent-elles, à la vue, plus grandes de près, et plus petites de loin, ou non ? » - Ils diront que oui. « Même chose pour les épaisseurs et les quantités ? Et même des sons équivalents paraissent plus forts de près, et moins forts de loin ? » Ils en conviendraient. « Si donc nous considérons que l'activité réussie consistait à choisir dans nos actions les grandes dimensions, et d'éviter dans nos actions les petites dimensions, qu'est-ce qui, manifestement, assurerait la sauvegarde de notre vie ? Est-ce l'art de la mesure ou la puissance de l'apparence ? Ne faut-il pas dire que celle-ci nous égarerait, nous ferait souvent tout mettre sans dessus dessous, nous conduirait à nous repentir, dans nos actions et dans nos choix du grand et du petit, alors que l'art de la mesure rendrait cette illusion sans force, et, en faisant connaître le vrai, prodiguerait le repos à l'âme qui trouverait sa stabilité dans le vrai et sauverait sa vie ? »

Parménide, 130e-131a

« il y a des formes, dont, parce qu'elles y participent, les autres choses, celles d'ici-bas, reçoivent le nom qui est le leur ; par exemple, les choses d'ici-bas sont dites « semblables » parce qu'elles participent à la Ressemblance, « grandes » parce qu'elles participent à la Grandeur, « belles et justes » parce qu'elles participent à la Beauté et à la Justice »

Aristote, Seconds Analytiques, Livre 1, 31, Vrin, 1979, pp .146-148

« Mais l'universel, ce qui s'applique à tous les cas, est impossible à percevoir, car ce n'est ni une chose déterminée, ni un moment déterminé, sinon ce ne serait pas un universel, puisque nous appelons universel ce qui est toujours et partout. Puis donc que les démonstrations sont universelles, et que les notions universelles ne peuvent être perçues, il est clair qu'il n'y a pas de science par la sensation. Mais il est évident encore que, même s'il était possible de percevoir que le triangle a ses angles égaux à deux droits, nous en chercherions encore une

démonstration, et que nous n'en aurions pas (comme certains le prétendent) une connaissance scientifique car la sensation porte nécessairement sur l'individuel, tandis que la science consiste dans la connaissance universelle. Aussi, si nous étions sur la Lune, et que nous voyions la Terre s'interposer sur le trajet de la lumière solaire, nous ne saurions pas la cause de l'éclipse : nous percevrions qu'en ce moment il y a éclipse, mais nullement le pourquoi, puisque la sensation, avons-nous dit, ne porte pas sur l'universel. Ce qui ne veut pas dire que par l'observation répétée de cet événement, nous ne puissions, en poursuivant l'universel, arriver à une démonstration, car c'est d'une pluralité de cas particuliers que se dégage l'universel. »

Parménide, 130 d- e

Socrate - « à cela aussi je reconnais une existence, mais penser qu'il y a une Forme de ces choses, ce serait, je le crains, trop absurde »

Parménide - « c'est que tu es encore jeune Socrate, et que la philosophie ne t'a pas encore saisi de cette ferme emprise dont elle te saisira un jour, le jour où tu n'auras plus de mépris pour aucune de ces choses. À cette heure, tu restes encore, en raison de ton âge, fasciné par l'opinion des gens »

Timée, 51 e – 52 c

« Puisqu'il en est ainsi, il faut convenir qu'il y a une **première espèce** : la forme intelligible qui reste la même, qui est inengendrée et indestructible, qui ne reçoit pas autre chose venant d'ailleurs en elle-même et qui d'elle-même n'entre en aucune autre chose où que ce soit, qui est invisible et ne peut être perçue par les sens ; voilà ce qui a été attribué comme objet de contemplation à l'intellection. Il y a une **seconde espèce** qui porte le même nom que la première et qui lui ressemble, qui est perceptible par les sens, qui est engendrée, qui est toujours en mouvement, qui vient à l'être en un lieu quelconque pour en disparaître ensuite, et qu'appréhende l'opinion jointe à la sensation. Par ailleurs, il y a une **troisième espèce**, un genre [...] qui est toujours, celui du « matériau » qui est éternel, qui n'admet pas la destruction, qui fournit un emplacement à tout ce qui naît, une réalité qu'on ne peut saisir qu'au terme d'un raisonnement bâtard qui ne s'appuie pas sur la sensation ; c'est à peine si on peut y croire. De là que vers lui nous dirigeons notre attention, nous rêvons les yeux ouverts et nous déclarons, je suppose, qu'il faut bien que tout ce qui est se trouve en un lieu et occupe une place, et qu'il n'y a rien qui ne se trouve ou sur terre, ou quelque part dans le ciel. Toutes ces choses-là et d'autres qui sont leurs sœurs et qui touchent aussi à ce qui appartient non pas au monde du rêve, mais à celui de la réalité, l'illusion dans laquelle nous maintient le rêve ne nous permet de nous éveiller et d'en parler en faisant les distinctions qu'imposent la vérité. Une image, en effet, du moment que ne lui appartient pas cela même dont elle est l'image, et qu'elle est le fantôme toujours fugitif de quelque chose d'autre, ne peut pour ces raisons que venir à l'être en quelque chose d'autre et acquérir ainsi une existence quelconque, sous peine de n'être rien du tout. »